

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La dame qui avait des chaînes aux chevilles de Roch Carrier
(Ed. Stanké)

Michèle Mailhot

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, M. (1982). Compte rendu de [*La dame qui avait des chaînes aux chevilles de Roch Carrier* (Ed. Stanké)]. *Lettres québécoises*, (28), 19–20.



La dame qui avait des chaînes aux chevilles

de
Roch Carrier

(Ed. Stanké)



Photo : Athé

Plusieurs écrivains, et pas des moindres, n'aiment pas écrire : l'incomparable Colette par exemple. N'est-ce pas surprenant ? Comment croire que son style fluide, si parfaitement ajusté aux plus subtils sentiments, ne coule pas de source ? Que cette écriture, apparemment si « naturelle » soit le résultat d'un travail acharné qui lui était une véritable torture ? Elle s'enfermait trois heures par jour pour accomplir « son devoir » et se couvrait de châles pour vaincre le froid qui la glaçait dès qu'elle s'asseyait à sa table. Elle dira même un jour à André Maurois que la vieillesse ne l'épouvantait pas parce que, enfin, elle n'aurait plus à écrire. Quand on sait sa passion de

la vie, une telle déclaration en dit long sur ses tourments d'écrivain.

Si je pense à Colette *après* avoir lu Carrier, c'est par opposition : Carrier lui, aime écrire, je le jurerais. Bien sûr, lui aussi, sans aucun doute, doit passer des heures assis devant la fameuse page blanche qui, en réalité, ne sera vraiment fameuse — *et encore pas* toujours — que lorsqu'elle sera remplie ; mais cette occupation, loin de l'angoisser, paraît le réjouir. Écrire, pour lui, semble un jeu, difficile et plein d'embûches certes mais, à cause de cela même, passionnant. Il s'y lance avec la passion d'un joueur d'échecs. Même le fait de gagner paraît secondaire : le pur plaisir de

jouer passe avant. J'en vois une preuve dans le type de sujets qu'il aborde. Tout lui sert de prétexte, un rien lui fournit l'occasion d'exercer son habileté, de se laisser aller à sa bonne humeur d'écrivain. La plus mince idée, le moindre incident emportent son enthousiasme et alerte son imagination ; et les mots sortent comme par magie, dansent des rigodons, puis s'en vont joyeusement se placer en rangs serrés, sur des pages et des pages, jusqu'à la fin de la partie qui surgit d'une manière inattendue, exactement encore comme dans un jeu.

La Dame qui avait des chaînes aux chevilles illustre on ne peut mieux

Roch Carrier
LA DAME QUI AVAIT
DES CHAINES
AUX CHEVILLES



cette aisance de Carrier. Qui d'autre que lui aurait retenu, comme agent déclencheur, l'histoire de cette femme condamnée à la prison pour meurtre et qui s'embarque finalement pour le Nouveau Monde ? L'histoire, racontée dans le premier chapitre, aurait pu s'arrêter là, comme une simple nouvelle. Mais Carrier s'empare de l'anecdote, il l'enracine dans le terroir d'ici et la fait germer dans la tête de Virginie, une jeune Québécoise de bonne famille enfermée avec sa mère, sa broderie et ses prières derrière les rideaux tirés de la stricte observance religieuse du siècle dernier. La jeune fille s'ennuie prodigieusement, rêve tout autant et guette l'occasion d'échapper à cet étouffement pieux et distingué. L'occasion, prénommée Victor, se présente lors d'une soirée dûment chaperonnée. Peu après, dans un discours rempli de générosité, d'enthousiasme et de foi, Victor demande et obtient la main de Virginie. Cet épisode se situe au milieu du récit. Car l'auteur, avec l'habileté d'un fin joueur, déplace les pièces de manière à faire durer le suspense. Ce couple, en effet, nous le rencontrons dès le début du livre, au moment où il est déjà défait par un mystérieux malheur.

L'homme et la femme vivent alors au beau milieu d'une forêt magnifiquement décrite, que lui défriche avec ardeur tandis qu'elle se terre et se tait. Une haine farouche, totale, résolument meurtrière (« je tuerai cet homme ») l'occupe tout entière et la rend sourde au discours profus et plein d'espoir que son homme lui tient sans arrêt :

« Virginie, tu es triste, comme si c'était l'automne, mais c'est bientôt le printemps. »

« (...) Je vas rouvrir la porte de la cabane pour faire entrer de la lumière. Oublie la route derrière nous. On a eu du malheur, mais sur la route devant nous, on pourrait rencontrer le bonheur. (...) Je voudrais pas qu'on reste là à regarder notre malheur, comme on regarderait un puits qui nous paraîtrait toujours de plus en plus sec. Il faut continuer notre chemin. »

Ainsi, Victor ne cesse d'espérer, de chanter la vie, la générosité de la terre, la joie des enfants à venir ; il essaie de consoler Virginie, de se rapprocher mais elle reste insensible, farouche, obstinée : elle tuera.

« Par l'acte de mort, la Dame qui est l'ombre de Virginie, présente comme une pensée tenace, prendra forme tout à coup dans le temps des hommes d'aujourd'hui. Virginie, qui marche maintenant dans le soleil, deviendra alors un « souvenir ». L'esprit de la dame s'est emparé de celui de Virginie : elle tuera cet homme responsable de la mort de leur enfant ».

Sur deux thèmes, l'hymne à la vie et l'hymne à la mort, l'auteur écrit de longs passages, obsédants comme une mélodie, qui approfondissent jusqu'à l'hallucination l'affrontement des forces contraires. Le souffle est large, soutenu, bien cadencé, sans cesse rechargé à même la foi naïve et

inconditionnelle des deux époux. Ceux-ci vivent naturellement dans le sacré, aussi près de Dieu et du Démon que de la forêt, en sorte que leur lutte devient celle de puissances supérieures dont ils ne sont que les instruments. Bref, ils sont inspirés, dépassés, livrés. Il ne faut donc pas attendre de Virginie d'autre conduite que celle, inexorable, tracée par les phantasmes de l'imaginaire. Le meurtre, qui représente le seul exorcisme possible, la délivrera effectivement, mais avec des conséquences inattendues que, pour ma part, je trouve ingénieuses et satisfaisantes. La vie, si vaillamment défendue par Victor, finit par triompher. Je ne vous révélerai pas ces surprises qui représentent la stratégie d'un jeu qui a été fort bien mené jusqu'à la fin, malgré quelques défaillances en cours de partie comme par exemple, les circonstances entourant la mort du bébé. Il semble en effet absolument invraisemblable qu'un homme comme Victor, plein de courage, de générosité et de bonté, ait oublié l'enfant dans la forêt. Et comment Virginie, qui connaissait et aimait son mari, a-t-elle pu l'accuser si vivement et avec cette opiniâtreté ? Bien sûr, c'est parce qu'elle est obsédée par l'histoire de la Dame qui avait des chaînes aux chevilles mais ce pouvoir maléfique apparaît trop gratuit et pas du tout convaincant. Carrier aurait pu trouver mieux. Le lecteur décroche brusquement et reste agacé par cette fêlure ; mais il reste qu'en ouvrant le livre n'importe où, on peut se rendre compte que la partie a été gagnée par le seul jeu de l'écriture. Le plaisir de Carrier est devenu le nôtre. □